

L'enseignement en Algérie sous le règne Ottoman:

Brefs regards sur ses paradigmes culturels

Résumé

Cet article tente de démontrer que les confréries religieuses, durant la période ottomane, étaient une véritable institution centrale, un domaine social unique, ils étaient aussi un moyen principal de production et de diffusion de connaissances qui a joué un rôle très important surtout dans la «moralisation» de la vie sociale.

Cet article se veut, en dernière instance, une contribution, quoique modeste, au débat sur l'école initié par le pouvoir en place en Algérie.

Dr MAACHE Youcef
& KHELLOUT
Abdelhafid
Département de
psychologie
Université de
Constantine – Algérie
E-Mail:
ymaache@caramail.com

Préambule:

Jusqu'à 1962 l'infrastructure scolaire coloniale était pratiquement inexistante en milieu rural algérien. En revanche, la connaissance du Coran était un phénomène fort répandu. Les 10.000 Kouttebs - écoles coraniques -implantés à travers tout le territoire en serait l'explication. Cet attachement à ce genre d'instruction puise toute sa raison de la conception arabo-musulmane du projet éducatif qui met principalement l'accent sur le rapprochement de l'être de son créateur et la préparation de son passage vers l'éternité:



يهدف المقال إلى توضيح دور الروايات الدينية في العهد العثماني بالجزائر ، فقد كانت تمثل مؤسسة مركزية، وميدان اجتماعي فريد ، كما كانت كذلك وسيلة رئيسية في إنتاج وتوزيع المعارف التي لعبت دورا هاما في تهذيب الحياة الاجتماعية. ويريد هذا المقال أيضا في آخر المطاف مساهمة ولو متواضعة في النقاش الجاري حاليا حول المدرسة الجزائرية .

«Et l'éternité est meilleure pour toi que la vie d'ici bas...» (verset III de la sourate l'aurore) nous enseigne le Coran insistant sur la prédominance de l'âme éternelle sur le corps éphémère.

Ce fait éducatif traduit une dynamique sociale et un essor culturel des plus probants et prouve qu'à la veille de la colonisation, l'Algérie était déjà dotée d'un système d'enseignement bien ancré sous l'autorité, quoique

exclusive, du pouvoir religieux. En effet, il semble, selon des témoignages et des rapports officiels recueillis dans divers ouvrages, que l'instruction était fort répandue en Algérie avant 1830. Il y aurait 40% des musulmans algériens qui savaient lire et écrire en arabe; «En 1830 la proportion d'analphabètes en Algérie était plus faible qu'en France». (El Ibrahimî. A.T. 1978).

Il semble que cet auteur fait ici allusion au rapport que le général Daumas avait élaboré au sujet de l'état de l'instruction en Algérie sur la base d'informations fournies par les bureaux arabes. Le général écrivait en l'occurrence: «l'instruction primaire était beaucoup plus répandue en Algérie qu'on ne le croit généralement. Nos rapports avec les indigènes des trois provinces ; Alger, Oran et Constantine démontrent que la moyenne des individus de sexe masculin qui savent lire et écrire est au moins égale à celle que les statistiques départementales ont fait connaître pour nos campagnes».

De tels écrits témoignent de l'importance de l'instruction qui n'était cependant que partiellement financée par l'état turc. Celui-ci, en effet, se contentait de subventionner parfois la construction des locaux. A titre d'exemple, l'école de Sidi Kettani à Constantine devenue aujourd'hui école fondamentale polytechnique connue sous le nom d'El Kettaniya est la seule réalisation turque que l'on connaisse dans tout l'ancien Beylic de Constantine.

1 / Plein feu sur le système d'enseignement:

A la veille de la conquête, la vie culturelle de la société algérienne était animée par des confréries religieuses chacune sous l'autorité et le contrôle étroit soit d'un prétendu descendant du prophète Mohamed, que le salut soit sur lui, soit d'un saint local. Dans les deux cas, la confrérie jouissait d'un prestige, d'un intérêt, d'un statut et d'un rôle des plus capitaux dans la réglementation et la moralisation de la vie sociale au point où certaines d'entre elles exerçaient leur autorité sur de très vastes étendues. A titre d'exemple, la confrérie Rahmánya étendait son pouvoir sur tout le triangle Souk Ahras – Biskra – Sétif.

Parmi les nombreux domaines où s'exerçait l'influence de ces confréries, l'instruction vient en tête de liste. Le statut du savoir qui était dispensé dans les Zaouias (établissement d'enseignement relevant de l'autorité d'une

confrérie) avait un caractère quasi sacré. Sa désacralisation n'a en fait jamais eu lieu dans la société islamique et conséquemment, il n'y existait pas de savoir profane comme le notait Nasr. S.H (1982): «tout savoir participe au sacré dans l'esprit qui sait et non dans l'objet qui est su».

Ces Zaouias portaient, chacune à leur tour, le nom d'un saint. On peut citer la Zaouia des Ouled Boukhil à Kenchela dans les Aurès et celle de Sidi Abderrahmane à Azazga qui a produit selon Tourki. R. les plus grands savants de la grande Kabylie.

Les familles maraboutiques s'occupaient d'après Khellout. A (1979) «de la gestion financière des établissements relevant de leur autorité et mettaient leurs biens au service de l'instruction des jeunes. Elles géraient en même temps les biens Habous (essentiellement des terres dont le peuple avait fait don aux confréries pour les œuvres de bienfaisance et pour l'enseignement)».

Une autre source que les confréries géraient était la Ch'hata et la Ziara. La première consistait en une sortie massive des étudiants de la Zaouia dans les Douars et les tribus pour la quête de tout ce qui pouvait être utilisé dans les établissements (laine, semoule, viande, viande séchée, beurre, etc.). La seconde consistait en des dons de même nature que les fidèles de la confrérie faisaient à la Zaouia lors des Zerdas (rassemblements annuels). En outre, ces confréries constituaient de «véritables directions pédagogiques» en ce sens que chacune d'entre elles transmettait à son public ses propres connaissances et convictions, limitées au demeurant à la religion et aux pratiques maraboutiques.

1.1/ Ordre religieux et structure de l'enseignement:

La structure de l'enseignement dispensé par ces ordres religieux différait ostensiblement selon le lieu d'implantation des établissements. En zone urbaine elle était rigide et hiérarchisée. L'élève devait d'abord passer par l'école coranique – Kutteb – pour pouvoir prétendre accéder à la Medersa; une sorte d'établissement secondaire. A l'école coranique obligation lui était faite d'apprendre «par cœur» les soixante chapitres du Coran, alors qu'à la Medersa il devait étudier en priorité l'exégèse du livre saint, le Fiqh, le Tawhid et quelques notions de linguistique. En zone rurale, manque d'infrastructure et de moyens oblige, l'instruction n'était point hiérarchisée

et se dispensait soit dans des Kuttebs, soit dans des Zaouias qui semblaient accomplir deux fonctions essentielles : l'une sociale, l'autre culturelle.

1.1.1/ La fonction sociale:

Pour conserver et pérenniser leur domination sur l'ensemble de la population autochtone rurale et, peut être parce qu'elles se faisaient un devoir de la «protéger» et la «servir», les familles maraboutiques mettaient les Zaouias à la disposition des pauvres et des orphelins, des voyageurs et des sans abris. Elles les nourrissaient, les instruisaient et les hébergeaient.

1.1.2/ La fonction culturelle:

En tant que «maison de dieu » où le savoir pouvait être appris, la plupart des adultes n'ayant pas, pour une raison ou une autre, eu la chance ou l'occasion d'apprendre dans leur jeune âge le Coran pouvaient s'y instruire au même titre que les enfants. Cela explique pourquoi la Zaouia n'était pas considérée comme établissement d'enseignement secondaire comme c'était le cas de la Medersa en ville.

En plus de ces deux fonctions majeures, la Zaouia en remplissait une autre qui n'était pas des moindres nous semble-t-il; à savoir la fonction «thérapeutique».

En effet, attachée à la personne d'un saint (Wali) aux pouvoirs confirmés et étendus, la Zaouia était considérée par les ruraux comme lieu protégé contre les multiples pouvoirs maléfiques des Djinns, entre autres, leur pouvoir de déstabilisation de l'ordre des choses en provoquant les différentes maladies. Les malades y étaient, de ce fait, conduits pour se faire soigner.

1.2/ Contenu de l'enseignement:

Le contenu de l'enseignement dispensé par les Kuttebs, Zaouias et Medersas se limitait à un apprentissage des soixante chapitres du Coran, à l'étude de la grammaire et de la conjugaison arabe, du Fiqh, du Tawhid, de la science de l'héritage (Ilm el Mawarith) et du hadith (paroles du prophète Mohammed que le salut soit sur lui) qui était puisé dans le Mouâtta (une sorte d'A.B.C de l'Imam Malek Abou Anas, mort en 795).

1.3/ Les méthodes d'enseignement:

La seule et unique méthode investie dans l'acte pédagogique reposait exclusivement sur la mémoire et le bâton. Il était exigé de l'apprenant une grande faculté de mémorisation et de restitution des versets, sourates et hadith ainsi que les contenus des divers précis des autres disciplines. Toute défaillance était immédiatement corrigée par le bâton. La punition à laquelle était soumis l'apprenant en situation d'échec se résumait en des coups de bâton qu'il recevait sur la plante des pieds (la Falaqua).

1.4/ Les apprenants:

L'enseignement étant quasiment gratuit; puisque la seule forme de paiement était les dons que faisaient les gens à la confrérie, riches et pauvres fréquentaient la même «école» et se pliaient à la même discipline. Cependant, ce droit à l'enseignement, décrété unilatéralement avec force et conviction par le «religieux», était exclusivement masculin. F. Colonna n'a pas omis de spécifier qu'il s'agissait de la population masculine, en parlant de la population indigène sachant lire et écrire au lendemain de la conquête.

1.5/ les enseignants ou Talebs:

Deux types d'enseignants durant cette période coexistaient: l'un était destiné à exercer dans les Zaouias. Ses enseignants étaient des ascètes d'une confrérie formés par les Zaouias elles-mêmes. Ils constituaient, de ce fait, de véritables agents de propagande en faveur du maraboutisme. Eux-mêmes jouaient à la fois le rôle de guérisseurs, de Cadis (Juges), de maîtres et d'Imams. L'autre exerçait au niveau des Medersas en ville. Ses enseignants étaient d'anciens « medersiens » ayant ou non approfondi leurs études dans les universités religieuses de Tunisie (Djamaâ Ezzitouna à Tunis et Djamaâ El Karaouyine à Kairouan) ou d'Égypte (Djamaâ El Azhar au Caire).

Conclusion:

Le système d'enseignement algérien sous le règne ottoman met fondamentalement en exergue deux caractéristiques/paradigmes:

Les familles maraboutiques dirigeaient toutes les affaires de l'instruction et lui donnaient un contenu exclusivement religieux en dépit de l'introduction dans les Medersas de quelques disciplines «laïques» tels que la grammaire et le calcul.

Les méthodes utilisées reposaient sur la peur de l'incommensurable pouvoir du Marabout et sur la violence physique exercée quotidiennement par un Taleb obnubilé par le degré de satisfaction qu'il espérait susciter à chaque instant chez son «employeur» Marabout.

Ces deux caractéristiques/paradigmes étaient la traduction parfaite de l'arbitraire culturel d'un ordre social statique prônant la reproduction quasi parfaite d'une société reposant totalement sur une idéologie immuable: la religion.

Ainsi était-il nécessaire pour y arriver «d'instrumentaliser» à l'optimum le système qui était le plus à même de concrétiser ces «desseins»: l'enseignement.

Orientation bibliographique:

BOUZIDA, A. (1976), L'idéologie de l'instituteur, Alger, SNED.

COLONNA, F. (1975), Instituteurs algériens ; 1883 – 1939, Alger, O.P.U.

KHELLOUT, A. (1979), L'éducation de la jeune fille en zones rurales, mémoire de licence soutenu à l'université de Constantine.

MAACHE, Y. (1997), Instituteurs algériens: réalités et discours, thèse de doctorat soutenue à l'université Paris 8.

MAACHE, Y. (1998), L'école algérienne entre hier et aujourd'hui, série de communications données aux enseignants en formation à l'institut technologique de l'éducation – Meriem Bouattoura – de Constantine.

TALEB – IBRAHIMI, A. (1976), De la colonisation à la révolution culturelle, Alger, SNED.

TURIN, Y. (1971), Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale ; 1830 – 1880, Paris, Maspéro.